

à l'époque de la domination des empereurs de l'Enceinte Dorée en Chine, quand les Oïgour et les Khitaï leur barraient la route des aventures vers l'ouest, et quand les Tchortcha tenaient tous les emplois militaires au sud. Ces braves, devant le râtelier vide, n'avaient plus autre chose à faire qu'à se battre entre eux, et ils se battaient consciencieusement. A la première proposition des Song, Mongols, Turcs, Kéraït, Naïmane, Karluk se réconcilièrent, tombèrent dans les bras les uns des autres. Enfin, on allait avoir de l'ouvrage payé!

Nous ne possédons point de documents positifs, établissant, directement, que les princes mongols, dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, et leurs alliés, les Turcs Kéraïtes, étaient à la solde des empereurs chinois de la dynastie Song; mais les preuves indirectes sont suffisantes. Entre 1120 et 1130, Kaboul Khan, grand-père de Yésougueï, un Bordjigüène, était un condottiere assez renommé pour que l'empereur de l'Enceinte Dorée cherchât à le gagner et à le retenir dans son service. L'annaliste chinois nous montre ce roitelet mongol au naturel, vrai reître; invité à la table impériale, il mange comme six, boit comme douze, se grise, empoigne l'empereur par la barbe; puis, quand il a cuvé son vin, il demande qu'on lui coupe la tête, en punition de son inconvenance. Bien entendu, l'Empereur d'Or, qui, en sa qualité de Mandchou, est indulgent pour les gaietés militaires après boire, ne défère pas à cette excessive courtoisie, et fait présent au condottiere repentant d'un habit d'honneur en satin broché, d'une couronne et d'une ceinture d'or — c'est-à-dire, en langage ordinaire — lui donne l'investiture, et lui reconnaît le titre royal. Or, en 1135, l'Empereur d'Or envoie une expédition contre ce même Kaboul Khan, qui a fait mettre à mort les résidents chinois-mandchous installés sur ses territoires, et à partir de 1138, les Bordjigüène sont en guerre

incessante contre la Chine du Nord. Cette guerre, dans leur état de dénuement, malgré tout ce que leur rapportait leur butin, ils n'auraient certainement pas pu l'entretenir régulièrement sans les subsides de la Chine du Sud. Le petit-fils de Kaboul Khan, Yésougueï le Vaillant, quand il fut au comble de la grandeur, ne réussit jamais à grouper sous sa domination plus de quarante mille tentes, ce qui représente, environ, deux cent mille âmes, soit quinze à vingt mille combattants pour une expédition lointaine. Avant d'assaillir la Chine, il fallait traverser le désert, où la moitié des chevaux périssait, certainement. De plus, il fallait laisser du monde au pays, pour défendre la famille et les troupeaux contre les coups de main des clans dissidents, et contre les attaques en force des Tchortcha venant du Songari; à ceux-ci, on tournait le dos, car les expéditions des Mongols et de leurs alliés turcs kéraïtes contre l'Enceinte Dorée se faisaient toujours par l'ouest, au défaut de la Grande Muraille, vers la province chinoise actuelle de Kan-Sou, de manière à se mettre en communication avec le Se-Tchuen, qui appartenait aux Song. Pour équiper leurs hommes, acheter des armes, qui leur venaient, en grande partie de Chache, le Tachkend actuel, manufacture d'armes réputée à cette époque<sup>1</sup>, ou de Chine, pour laisser une réserve de grain à leur famille<sup>2</sup>, pour payer des droits aux Turcs Naïmanes et

1. Surtout d'arcs, l'arme nationale. Les Mongols ne fabriquaient eux-mêmes que la flèche; l'arc venait de Chache ou de Chine. L'armure, généralement en cuir laqué, semblable aux armures japonaises, ne pouvait venir que du pays de Liao, qui était aux mains des Mandchous, en communication régulière avec le Japon et la Corée; d'où l'extrême pénurie d'armures parmi les Mongols, à cette époque. Les lames de sabre et les fers de lance étaient importés du Japon, de Chine, de Transoxiane, et de l'Inde par le Tibet. Les bonnes cordes d'arc, en chanvre ou en soie, ne pouvaient venir que de Chine.

2. Quand une fraction de la tribu tatare des *Djelaïr* vint s'incorporer à la confédération mongole-turque, du temps de Doutouménine Khan, père de Songar, père de Touméné, père de Kaboul, elle était dans une telle misère qu'elle déterrât des racines de soudou (*Sanguisorba Carnea*). — Howorth, p. 39; de Mailla, etc.

à leurs voisins oïgours, maîtres des routes vers l'ouest, les princes mongols et les Turcs Kéraïtes ne pouvaient se passer des subsides chinois. Or, étant en guerre déclarée, permanente, avec l'empire chinois mandchou du Nord, ils ne pouvaient recevoir d'argent que de l'empire chinois national du Sud, celui des Song, et dès 1138, toutes leurs expéditions en Kan-Sou, en Chen-Si, sont visiblement organisées de manière à dégager les Song, dans leur lutte renouvelée contre les Kin de Pékin, les Empereurs d'Or, ou à faire diversion aux Kin, dans leur propre pays, quand ils veulent entreprendre contre les Song. Ce pays, c'est le Liao, le pays d'origine des Turcs Kara-Khitaï, dont les émigrants, déposés en Chine, sont maintenant tout-puissants dans l'Ouest. Par le sang, par les alliances, par la politique, les hobereaux mongols de la maison de Bordjiguène et leurs alliés, les roitelets kéraïtes, sont à partir de 1140 les champions, soudoyés par la Chine du Sud, des petites nations turques contre les Tchortcha, Niu-Tchi ou Mandchous, maîtres et oppresseurs des Turcs dans la Chine du Nord.

La partialité des Chinois en faveur des Mongols, à cette époque, est évidente dans leurs annales. Pendant que les chroniqueurs mandchous, recueillis dans la compilation faite au xvii<sup>e</sup> siècle sous le titre de *Histoire des trois royaumes*<sup>1</sup>, ne disent pas un mot des Mongols avant la grande guerre de 1209, les annalistes chinois, à partir de 1130, sont remplis de leurs exploits contre les Niu-Tchi. En 1148, d'après les Chinois, l'empereur de l'Enceinte Dorée (il s'appelait *Dan-Hola*<sup>2</sup>) se serait fait battre par les Mongols si durement qu'il aurait reconnu à leur chef le titre de roi, et lui aurait cédé une partie du territoire niu-tchi. D'après les annales mandchoues, ce

1. *Aisin Gurun-i Suduri Bithe*, « le Livre de l'histoire de l'Enceinte Dorée » traduit par de Harlez, p. X.

2. Titre chinois : *Hi Tzong* (1135-1149).

Dan-Hola-Hi-tzong était un très mauvais empereur. « La cinquième année *Hoang-Tong* (1145), le cinquième mois, Hi-tzong recommença à boire sans cesse avec ses officiers. Les magistrats n'osaient plus l'avertir. » Il tua l'impératrice en titre, enleva la femme d'un de ses généraux. « Peu de temps après, il envoya l'un de ses gens tuer une de ses épouses. » Dans un accès d'alcoolisme, il fit tuer son propre fils. Il finit par s'attaquer au culte des Ancêtres, véritable sacrilège pour ses Mandchous, déjà plus qu'à demi chinois : « La septième année *Hoang-Tong* (1147), le quatrième mois, Hi-tzong ayant fait un festin s'enivra à l'excès, et dans sa complète ivresse, il tua le président du tribunal de la famille royale. Alors, Oudjou prit les rênes du gouvernement... La huitième année, on acheva la rédaction de l'histoire du royaume de Liao... Le huitième mois, Oudjou acheva le livre de rites et coutumes... et le présenta au roi ; Hi-tzong le reçut debout en brûlant de l'encens. »

On imagine sans peine que ce furieux ivrogne Hi-tzong, exécré de son propre peuple, ait subi les défaites dont parlent les Chinois, qui nomment, d'ailleurs, à sa place, comme vaincu, son ministre et connétable Oudjou. En calculant d'après la chronologie mongole, cette guerre victorieuse des gens du nord contre les Kin aurait eu lieu sous le successeur de Kaboul Khan, qui s'appelait Bartam, avec le surnom de Bagator, « le Vaillant », surnom également porté par son fils, Yésougueï, qu'on voit, dès 1154, en bataille contre l'empire de l'Enceinte d'Or. L'affaire, cette fois, parut sérieuse dans le pays, car les annales des Mandchous en parlent, sans nommer directement les Mongols. Un bon roi, Si-tzong (*Oulou* en mandchou), avait succédé à l'horrible Hi-tzong ; il eut à dompter une rébellion des Turcs Kara-Khitaï du Liao, soutenue par des gens que les annales appellent *Si*, « de l'ouest », et qui sont les Mongols de Yésougueï et leurs

patrons, les Turcs Kéraïtes (1162). « Le huitième mois, *Kao-tzong djian*, général d'Aïsin, défit l'armée de la tribu Si près de la montagne Kao-Lo et conclut un traité de soumission avec six bourgs <sup>1</sup> environnant le territoire de cette tribu <sup>2</sup>. » C'est précisément l'année où Témoudjine, le futur Tchinghiz Khan, venait au monde, au moment même où son père, allié des Turcs Kéraïtes, soutenait la révolte des Turcs Kara-Khitai du Liao contre l'empire mandchou du nord de la Chine, à l'instigation des Chinois nationaux du sud, des empereurs Song. Entre Turcs et Mongols, on commençait à se reconnaître, à fraterniser sous les armes.

Dans cette même année 1162, l'ex-académicien chinois Yelou <sup>3</sup>, qui avait pris son parti de chercher fortune à l'ouest, avec sa poignée de Kara-Khitai, se faisait *Gour khan* de Transoxiane, après la mort du dernier Seldjoukide d'Asie centrale, de l'héroïque et infortuné Sandjar. Malchanceux à Pékin, ces énergiques Turcs Liao prenaient leur revanche à Samarkande. Avec leur bon sens de condottieri, Yésougueï le Vaillant et son ami, le roi des Kéraïtes chrétiens, comprirent qu'ils jouaient un jeu risqué contre les empereurs de l'Enceinte d'Or, qu'ils avaient tout à espérer du côté de l'ouest, devenu pays turc, à la discrétion de toutes les entreprises turques; les Song, après la tentative avortée de 1162, ne voulaient d'ailleurs plus payer. A partir de ce moment, Kéraïtes et Mongols se réconcilient avec les Mandchous, si bien que trente ans après, le fils de Yésougueï le Vaillant, Témoudjine, le futur Tchinghiz-Khan, est

1. On voit que, dès cette époque, il y avait des villes sur le territoire mongol, ou du moins turc kéraïte.

2. Aïsin Gurun, p. 108.

3. La haine entre Niu-Tchi et Khitai était implacable; Yelou avait un compte de sang à demander aux empereurs de l'Enceinte Dorée; le prédécesseur de Si-tzong avait fait massacrer toute sa famille restée au pays: « le septième mois, année *Tcheng-Long* (1161), le roi d'Aïsin fit mourir tous les descendants de la famille Yelou de Tai-Liao. » — Aïsin Gurun, p. 95. *Tai* signifie « grand, noble ».

mercenaire à leur solde, bataillant au service de l'Empereur d'Or; mais, auparavant, il avait merveilleusement ordonné ses affaires et celles de son peuple.

La vie lui avait été dure, dans sa jeunesse. Il était l'aîné de cinq frères nés de la même mère, et n'avait que treize ans quand son père mourut. Depuis le trisaïeul Kaboul, celui qui avait bataillé d'abord pour les Song contre les Kin, on appelait cette branche des Bordjiguène les Kiat <sup>1</sup>, « les Avalanches. » Ces « Avalanches aux yeux pers » se ressemblaient tous: « l'apparence de personne qui m'a visitée, disait Alan Goa, avait le visage blanc jaunâtre et les yeux pers; de son dire, la marque était reconnaissable après neuf générations <sup>2</sup>. » Suivant la coutume turque et mongole, le plus jeune frère héritait du domaine patrimonial. « Ils appellent le fils cadet Ot-djiguine <sup>3</sup>, c'est maître du foyer, parce que les autres enfants étant pourvus, le plus jeune reste seul à la maison, et devient maître du foyer. Dans la coutume mongole, le cadet de la famille est l'objet de plus d'égards et de respect que les autres enfants. » Avec un garçon de treize ans pour commander les reîtres, tenir en bride les hobereaux parents ou alliés, gouverner trente mille familles nomades faisant métier de guerre, avec un petit enfant de cinq ans pour garder le sanctuaire national et le foyer de la maison, l'état péniblement fondé par des condottieri à poigne tels que Yésougueï le Vaillant, son père Bartam le Vaillant, et leurs ascendants « les Avalanches aux yeux pers », ne pouvait manquer de se dissoudre. Le deuil de Yésougueï était à peine fini que déjà le clan de *Taidjiout* <sup>4</sup> quittait le quartier royal,

1. Au singulier « Kian ».

2. Abou'lghazi, p. 68.

3. Abou'lghazi, p. 66. Abou'lghazi, qui parlait le dialecte mongol-kalmouk, écrit *Ot-Djiguine*, qu'il traduit en turc par *Ot-iguési*. En dialecte oriental, on trouve *Ot-tsukène*, et avec la transcription turque *utsukène*.

4. En ancienne orthographe mongole, *Taidjighod*.

où ses nobles avaient sans doute été convoqués pour les cérémonies funéraires. Le chef de ces Taïdjiout était le descendant, à la septième génération, de Kaïdou Khan, père de Baisongar, père de Touméné, père de Kaboul, père de Bartam, père de Yésougueï; c'étaient des Niroun-Bordjiguène, comme leurs cousins les Kiât. Quand ils virent l'état de Yésougueï aux mains d'une femme et d'un enfant, ils jugèrent qu'il était à eux par droit d'aïnesse, par droit des armes, et s'en allèrent tout droit pour se faire reconnaître comme maîtres chez tous les nomades, depuis la rivière Selenga jusqu'à la rivière Onon et jusqu'aux monts Kentëï. Les trois quarts des nobles présents aux funérailles suivirent les Taïdjiout; un quart seulement tint bon, « la moitié du clan de Mangout, et des fractions de clans, par deux cents, par cent, par cinquante, par dix et même par cinq familles <sup>1</sup> ».

A cet extraordinaire émiettement des clans et des tribus, on reconnaît un état purement artificiel, où les considérations de fidélité jurée dominent la voix du sang, où le chef politique et militaire a plus d'importance que le prince héréditaire, où la société patriarcale n'existe plus. Dans l'effondrement de l'État, la veuve de Yésougueï fut admirable; elle fit monter à cheval la poignée de braves qui restaient autour d'elle, se mit à leur tête, portant elle-même, devant eux, l'étendard du Vaillant, et courut après les déserteurs. Le gros avait pris l'avance, s'était dispersé en tous sens, dans la hâte de rejoindre sa *yourte* et de se pourvoir. Elle ne rejoignit que les derniers, les moins pressés, les aventureux qui n'avaient pas de bien à mettre en sûreté. Quand ces gens de guerre virent la grande veuve, dans ses vêtements de deuil, sur son cheval d'armes, tenant en main le guidon de bataille autour duquel ils avaient tant chevauché, leur cœur fondit; ils tour-

1. Abou'lghazi, p. 71.

nèrent bride, et suivirent la vieille bannière. La veuve du chef les ramena près des sources de l'Onon, à cette butte de Diloun-Bouldak <sup>1</sup> où étaient plantés « l'étendard à neuf queues blanches », symbole militaire de la nation, et « l'étendard à quatre queues noires du génie protecteur des Bordjiguène » <sup>2</sup>, symbole religieux des Niroun. Là, sous un tertre de pierres et de terres dormait maintenant Yésougueï; là, Témoudjine devait désormais commander dans l'*Ordou*, « le quartier général »; là coulait « l'eau dans laquelle il fut lavé, à sa naissance... non loin de la prairie, aux bords de la Kéroulène » <sup>3</sup>; là, le tout petit enfant, l'Ot djiguine, était assis entre le foyer de la famille et le tombeau des ancêtres. De cette main ferme qui tenait si hardiment le drapeau, la grande veuve prit le bâton de commandement, « dame d'honneur, de conseil, de raison et de froide résolution » <sup>4</sup>. La légende mongole raconte que Yésougueï l'avait rencontrée à la chasse, par temps de neige, s'était épris d'elle, et l'avait enlevée à un premier mari, qui était un prince tatar <sup>5</sup> appelé Djilatou le Grand. Il l'avait épousée, disant : « Le fils qu'elle enfantera sera un héros. » De naissance, elle était une *Olkhonod*, famille mongole, la première de sa maison qui eût épousé un Bordjiguène; auparavant, ils se mariaient chez les *Koungrad* <sup>6</sup>, qu'Abou'lghazi donne, à tort, pour des Mongols, et qui étaient

1. Sur la rive droite de l'Onon, à 7 verstes en amont de *Yeké-Aral* (la grande île), à 3 verstes du poste frontière russe de Kotshuef, d'après Yurinski, cité par Howorth, t. I, p. 47.

2. Sanang-Setzène, p. 71.

3. Sanang-Setzène, p. 107, dans le beau chant sur la mort de Gengiskhan, attribué à Kilukène Bagator. Les strophes, qui décrivent *Diloun Bouldak* (orthographe mongole ancienne : *Deligoun Bouldak*), ont pour refrain : *Tout est là*.

4. Abou'lghazi, p. 72.

5. Les *Tatar* étaient des *Mandchous Solongo*, c'est-à-dire de la gauche, ou de l'ouest, mêlés à des Tures. On a vu les « Trente Tatar » dans l'inscription de Keul Tékine.

6. Famille turque alliée aux Tatar, et croisée avec eux. Ils ont donné leur nom à la ville actuelle de Koungrad, dans le Khanat de Khiva; un des clans euzbeg s'appelle *Koungrad*, ainsi qu'un clan kirghiz.

des Turcs, sujets des Khitaï, et croisés aux Tatar d'entre Songari et Kéroulène; aussi les appelait-on *Argoun*, « les métis ». Sans doute, sa famille était apparentée aux empereurs Niu-Tchi de « l'Enceinte d'Or » ou à l'un de leurs grands, car on ajoutait à son nom, qui était *Oloun*, le titre chinois de *Fou-djin*. En langue du Khataï (de Chine), dit Aboul'ghazi, « c'est la même chose que *Khatoun* en mongol, *Bânou* en tadjik et *Baï Bétché* en euzbeg, à savoir : la maîtresse de la maison et des biens »; nous dirions, en français, la « princesse douairière ». Plus tard, les Mongols l'appelèrent d'abord *Oloun Yéké*, « la grande », et enfin *Euguelène éké*<sup>1</sup>, « la Mère des généalogies ou des Nations », quelque chose comme « l'Impératrice Mère » par excellence : « ... La famille des Bordjiguène est sur le point de s'éteindre... Mère des rois, me voici à ton quartier général... Aïeule des reines... moi, ta bru et ta servante... »; c'est en ces termes que la princesse mongole *Mandougai Setzène* invoque *Oloun la Grande*, lorsqu'elle conduit sur sa tombe le dernier des Bordjiguène, l'enfant *Batou Meungké*, âgé de cinq ans<sup>2</sup>.

Quand la Mère des Nations mit au monde *Témoudjine*, l'enfant serrait un caillot de sang dans son poing fermé. Un noble interpréta le présage que personne n'avait pu expliquer<sup>3</sup>.

Ce fils grand empereur sera,  
Sur la face de terre alentour tout prendra,  
Maintes gens et pays défera.

1. C'est un jeu d'esprit; *Euguelène* est simplement l'orthographe primitive de *Oloun*.

2. Sanang-Setzène, p. 481, à l'année 1470.

3. C'est, évidemment, un fragment de chanson; on le reconnaît sans peine. Je donne la consonance en turc djagataï, que je prends dans Aboul'ghazi, pour montrer l'allure et le rythme de la chanson :

Bou oglane oloug Padcha boulour,  
Yer yuzining bartchasiné alour,  
Keup illarni vilayetlarni katl amm kilour.

Sanang-Setzène (p. 63) dit qu'à sa naissance, *Témoudjine* reçut encore le nom de *Tengri Eugguksène*, « Dieu-donné ».

« *Tek bouldi*, sort fixé », ajoute Aboul'ghazi dans son bref langage populaire.

Le père, avant de mourir, avait assuré de son mieux l'avenir du jeune *Témoudjine*, de ses frères et de ses peuples. D'abord, il lui avait ménagé une nouvelle famille en cas de malheur; il avait « bu le serment » avec le petit-fils de *Margouz*<sup>1</sup> Khan, le roi des Turcs chrétiens Kéraïtes. Ce chef s'appelait de son nom *Togrout*, « le pourfendeur », comme le deuxième *Seldjoukide*. Il était l'ancien compagnon d'armes et allié de *Yésougueï*, qui prit parti pour lui dans ses querelles avec son frère *Erk Kara*, et l'aida deux fois à rétablir son autorité sur ses sujets révoltés; son pays entre la *Kéroulène* et la *Selenga*, près du haut *Orkhon*, était celui des anciens Turcs si puissants au VI<sup>e</sup> siècle, le pays « de la nation kéraïte qui tient maintes cultures et bourgs, et aussi bétail à foison<sup>2</sup> ». En vidant ensemble la tasse où ils avaient mélangé leur sang dans l'eau-de-vie de lait, *Yésougueï* et *Togrout* devenaient *Anda*, « frères par le serment », et, suivant la coutume turque et mongole, l'un des *Anda* mort, son fils pouvait réclamer l'adoption et paternité de l'autre.

L'assurant du côté de l'ouest, il lui avait préparé une alliance à l'est, dans cette puissante maison des *Koungrad*, qui tenait à la fois aux Turcs et aux Tatar, aux *Mandchous* trans-songariens; il l'avait fiancé à *Burté-Djoudjine*, fille d'un chef *koungrad*, qui s'appelait *Daï-Setzène*<sup>3</sup>; elle n'avait que neuf ans. La légende mongole raconte que *Témoudjine*, alors âgé de douze ans, répondit aux critiques qu'on lui faisait sur l'âge de sa fiancée : « Je sais qu'elle me sera utile un jour : laissez faire ! » La légende ici, éclaire l'histoire, et montre quel fut le véritable but politique de l'alliance. Le

1. Marc.

2. Aboul'ghazi, p. 69.

3. Les descendants de *Gengiskhan*, dont l'historien *Sanang*, ajoutèrent, depuis, le nom de *Setzène* à leur patronymique.